



L'insolent succès des musées privés

ENQUÊTE

Face aux institutions subventionnées, des structures financées par des fonds privés se développent en France. Décryptage.

ARIANE BAVELIER

Comment font-ils ? Alors qu'en mars, la Cour des comptes soulignait qu'en dix ans les dépenses publiques consacrées aux 37 musées nationaux ont crû d'au moins 70 % (y compris les incitations fiscales), les musées privés prospèrent et se multiplient. Sans un sou de l'État. Culturespaces qui gère douze sites confiés en concessions par des établissements publics dont le Musée Jacquemart André à Paris, prévoit d'ouvrir deux lieux en propre : autour de 2013, l'hôtel de Caumont à Aix, racheté en novembre dernier pour 10 millions d'euros (sans les 5 millions d'euros prévus pour les travaux) et un nouveau lieu à Paris qu'elle cherche encore.



Dernier fleuron de Culturespaces, l'hôtel de Caumont, à Aix, racheté en novembre dernier pour 10 millions d'euros. ROLLINGER / COLORISE

Le Musée des lettres et des manuscrits qui s'est agrandi en avril 2010, boulevard Saint-Germain à Paris, ouvre un nouveau lieu à Bruxelles, en septembre, inauguré par une exposition Simenon. Rue de Grenelle, le Musée Maillol, qui a fait venir les Trésors des Médicis, annonce ceux de Pompéi pour septembre avec nouvelle entrée du public par la cour de l'hôtel. Quant à la Pinacothèque de Paris, qui a ouvert un nouvel espace de 3 000 m² place de la Madeleine en janvier 2011, elle prévoit des développements, avec l'ouverture de nouveaux lieux dans les grandes capitales étrangères. Certes les expositions aujourd'hui battent des records de fréquentation et aucun de ces lieux n'a l'échelle des très grands temples de l'art que sont le Louvre, Orsay ou Beaubourg mais tout de même : quelle formule magique détiennent-ils ?

« Au contraire des musées publics dont la subvention couvre 70 % des charges, pour nous la visite est essentielle : c'est elle qui nous fait vivre », dit Bruno Monnier, PDG de [Culturespaces]. Notre politique c'est : accueillir le visiteur comme un invité, introduire dans l'histoire du lieu une dimension humaine et émotionnelle, à côté du discours scientifique exprimé dans un vocabulaire accessible. Nous avons également le souci de bâtir des expositions sans perdre d'argent : on estime le nombre de visiteurs attendus, ce qui détermine un budget dans lequel le commissaire de l'exposition doit se tenir. » Autrement dit : on évite de faire venir des œuvres qui coûteraient trop cher et de financer des commissaires qui travailleraient dix ans.

Et selon une équation désormais largement copiée par les musées publics, on multiplie les sources de recettes : 20 % proviennent des soirées d'entreprises, 10 % des restaurants, 15 % de la librairie, 55 % de la billetterie. « Ils travaillent sur de petits formats, n'ont pas accès aux prêts du Bizot Group, composée des soixante plus grands musées du monde qui se prêtent entre eux », résume

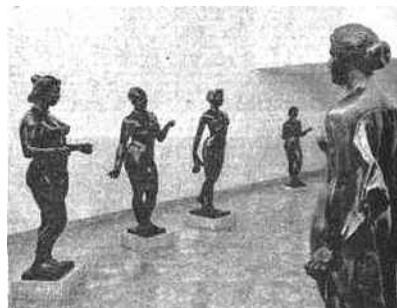
Thomas Grenon, ancien directeur de la Réunion des musées nationaux (RMN) qui lui a inoculé la dynamique du privé. « Leur budget assurance est inférieur mais leur budget communication plutôt supérieur à celui du public et le prix d'entrée est le même pour une superficie d'exposition souvent inférieure. »

Art et argent

Une exposition montée dans le privé, lancée avec un titre superlatif, prévoit 40 % de communication (affichage, spots, partenariats) et 60 % pour les assurances, le transport et la scénographie. Derrière ces constantes, chacun des musées privés emprunte un modèle radicalement différent.

Selon qu'il a des collections permanentes et inaliénables comme Maillol ou Culturespaces qui bénéficie des collections de Jacquemart André. Ou doit se le constituer : ainsi la Pinacothèque, financée par des collectionneurs, qui accueille des dépôts de collectionneurs et paie pour ses expos temporaires (« en dédommageant les gens qui ont travaillé à les monter, soit 20 personnes pendant huit mois pour l'exposition sur L'Ermitage », dit Marc Restelleni, fondateur de la Pinacothèque). Ou le Musée des lettres et des manuscrits, dont les collections se constituent par des achats en copropriété avec des particuliers. Deux modèles qui rompent avec la tradition française des musées qui entend séparer radicalement art et argent.

« Un dépôt de collectionneur c'est du spéculatif, et le spéculatif c'est le domaine des galeries pas des musées : exposer une pièce lui apporte de la valeur, et un simple bout de papier avec un dessin, s'il est accepté dans l'exposition monographique d'un grand peintre, peut passer d'une valeur zéro à une valeur phénoménale », dit Patrizia Nitti, proche des grands musées italiens, qui produit aujourd'hui les grandes expositions de Maillol, après avoir été à l'origine du Musée du Luxembourg, avec, entre autres, Marc Restellini. ■



Après avoir vécu sur les œuvres de Maillol, le musée s'est ouvert à des expositions très différentes. DR



Le Musée des lettres et des manuscrits possède trois documents historiques dont *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau. BERTRAND RIEGER / HEMIS.FR

Trois modèles originaux

► MUSÉE MAILLOL

« *Passée l'ouverture, j'ai compris qu'il faudrait organiser des expositions temporaires pour attirer des visiteurs. Maillol n'a pas le même pouvoir d'attraction que Rodin ou Picasso* », dit Olivier Lorquin, fils de Dina Verny, créatrice du musée érigé en fondation. Pendant dix ans, il monte d'un côté des expositions avec des collectionneurs ou des marchands, Enrico Navarra, Jan Krugier, la galerie Marlborough : « *Mon angoisse c'était d'exposer des faux. La caution d'un grand marchand m'en protégeait et tant mieux si l'exposition des œuvres à Maillol lui permettait d'en vendre* », dit-il. De l'autre, il obtient le statut de fondation américaine pour bénéficier des donations des amis de Dina Verny. La crise les décourage. Lorquin délègue à Patrizia Nitti la production des grandes expositions dans les murs. À charge pour elle de s'acquitter de l'entretien du lieu et des salaires de la vingtaine de permanents.

61, rue de Grenelle, Paris VII^e
et <http://www.museemaiollo.com>

► LA PINACOTHÈQUE

► Fondée sous un statut de société commerciale, elle a deux espaces place de la Madeleine. Le plus ancien, ouvert en 2007, a pour actionnaire The Art Heritage Group, holding installé en Hollande. « *Elle regroupe un certain nombre de gens qui amènent l'argent. Pour la plupart des collectionneurs, particuliers japonais, hollandais, américains, belges, français et suisses. Ce ne sont pas forcément leurs collections qui sont exposées à la Pinacothèque* », indique Marc Restellini, concepteur et patron de cette entreprise



La librairie de la Pinacothèque, un beau succès. VIALERON/LE FIGARO

de 60 personnes, en guerre larvée avec les institutions, et en charge du catalogue Modigliani pour la fondation Wildenstein sur la sellette aujourd'hui. En face, il a ouvert en janvier un autre espace de 3 000 m² grâce à un actionnaire du même type qui devrait financer un développement international.

Là, Restellini, conscient que les collections permanentes du Louvre ou Orsay sont « *des attractions touristiques* », présente 1 000 ans d'histoire de l'art en 150-200 tableaux regroupés selon les grands thèmes de l'histoire de l'art : nature morte, portrait, paysage, primitivisme... présentés avec des commentaires sibyllins. Ce musée est rendu possible grâce au dépôt de collectionneurs privés, anonymes ou non : « *On leur demande pour la forme s'ils ne les déposent pas dans l'intention de les mettre en valeur ou de les vendre mais ils restent libres* », dit Restellini. À l'hôtel de Caumont d'Aix, dernier fleuron de Culturespaces qui y débute des travaux en 2013, Bruno Monnier évoque lui aussi la possi-

bilité d'avoir en dépôt à l'étage une collection privée.

28, place de la Madeleine, Paris VIII^e
et www.pinacothèque.com

► MUSÉE DES LETTRES ET DES MANUSCRITS

Gérard L'Héritier a créé la société Aristophil (aujourd'hui 10 000 adhérents) en 1990, spécialisée dans l'achat, la vente et l'expertise de collections de lettres, manuscrits et autographes. Son sous-titre : « *L'art d'investir dans une collection enrichissante* » : la plaquette détaille les avantages fiscaux de l'opération et propose aux acheteurs de signer un « *contrat de garde, de conservation et d'exposition* » avec Aristophil qui laisse sceptiques des piliers du marché. C'est cette société qui tient l'immeuble sur cour du 222 bd Saint-Germain : 40 salariés pour Aristophil, la rédaction de *Plume*, mensuel de bibliophilie, et trois salariés seulement pour le musée. « *Lorsqu'un trésor passe, on prévient nos adhérents et nous l'achetons en copropriété avec eux* », dit L'Héritier. Par ce mécanisme, Aristophil est copropriétaire de 75 000 documents gardés au coffre. Rien ne dit qu'ils ne se retrouveront pas un jour ou l'autre sur le marché même si L'Héritier explique « *n'avoir aucune envie de se défaire de ses trésors* ». Car le Musée des lettres et manuscrits en possède bel et bien, ainsi « *Cellulairement* » de Verlaine, la Correspondance d'Émile Zola, *La Belle et la Bête* de Jean Cocteau. Seraient-ils mieux à la BNF ? « *Au moins ici le public peut les voir* », dit L'Héritier.

222, boulevard Saint-Germain, Paris VI^e
et www.museedeslettres.fr/public



SILVIA MACHADO

Danse « Martha Graham, Mémorias »

Rien n'arrête les Brésiliens. Ils content la vie de la chorégraphe avec des pas et des rythmes. Au Théâtre de la Porte Saint-Martin (Paris X^e), jusqu'à dimanche.

L'avis du Figaro : ●●●○



LUCILLE REYBOZ

Photo « Kyo-Kai »

La photographe Lucille Reyboz et le designer de lumière Yusuke Nakanishi mêlent leurs talents pour cette vision du Japon d'après le drame. School Gallery (Paris III^e), jusqu'au 23 juillet.

L'avis du Figaro : ●●●○